

DIRE OUI

C'est une belle journée.

L'Académie des lettres du Québec m'ouvre grand les bras, le monde se tient toujours debout malgré ses turbulences, et Nicole Brossard vient de livrer un vibrant panégyrique qui me ferait rougir si j'étais vraiment celle à qui il s'adresse.

J'avoue avoir souvent pensé à vous, Nicole Brossard, cet été. Vous imaginer arrachée au temps radieux et à vos écritures essentielles à cause de moi, immergée dans mes livres touffus à les décortiquer et à tenter d'en apprivoiser le chaos, me chavirait souvent de reconnaissance. Et de culpabilité, ce qui gâchait un peu mes promenades en kayak.

Mais surtout, par la pure gratuité de votre geste, vous avez achevé de me convaincre. Une académie des lettres, haut lieu de prestige pour célébrer la parole, peut aussi être tout simplement un lieu de générosité.

C'est donc avec gratitude, avec fierté, que j'entre par la vaste porte de votre institution, chers académiciens, et que, pénétrée de l'émotion tragique avant que d'être comique des jeunes mariées, je vous dis oui. Car dire oui n'est pas toujours si évident.

Je ne peux passer sous silence que je vous ai déjà dit non, à deux reprises. J'ai même songé à intituler la communication que je vous livre à l'instant : 'Pourquoi il est légitime de se méfier des institutions'. Je reviendrai plus tard sur les motifs de cette attitude farouche, ne serait-ce que pour dissiper tout malentendu qui vous porterait à y voir quelque jugement dépréciatif à votre égard.

Mais pour l'instant, parlons de ce qui est, c'est à dire de ma présence enthousiaste parmi vous. Il est sans doute convenable que je vous entretienne maintenant de mes rapports à l'écriture, c'est à dire de moi, de cette énigme que nous appelons Moi, afin que vous connaissiez un peu mieux la sorte d'animal que vous venez d'introduire dans votre ménagerie.

La joie m'est venue de l'écriture. C'est l'une des rares choses que je puisse affirmer avec certitude à mon sujet. La joie pure, l'acceptation totale de la vie telle qu'elle se présente dans tous ses états, m'a été instillée par l'écriture –celle des autres avant la mienne, et bientôt en même temps que la mienne. (J'aime utiliser le mot écriture plutôt que le mot littérature, car on y voit une réelle gestation physique, le mouvement organique de s'ouvrir à un courant intérieur et tout de suite de lui résister, et finalement de s'y abandonner. L'écriture véritable implique toujours qu'il y ait eu finalement abandon. Tout le reste n'est justement que littérature.)

La joie, donc. La joie de sentir s'élargir en soi une brèche par où commence à circuler la compréhension du monde. Et la compassion pour le monde.

Ce sont souvent des livres en apparence irradiés de désespoir qui m'ont révélé le plus fort ce potentiel de joie. Comment cela se fait-il? Cela s'appelle de l'alchimie. L'écrivain peut être ce démiurge inconscient, qui, pourtant recroquevillé sur le tragique de la condition humaine, est en train de le transmuter en or. Quand donc je commence à lire pour vrai, à lire de vrais livres écrits par des démiurges, je suis bouleversée. Je suis bouleversée par la douleur de la condition humaine, mais surtout par la beauté magistrale qui hisse cette douleur au-dessus d'elle-même, je suis bouleversée par l'intuition d'une sagesse au-delà des histoires et des personnages, qui percute la réalité et la rend transparente. Albert Camus, Virginia Woolf, Katherine Mansfield, Paul Eluard, Cioran, Lawrence Durrell, Christian Bobin, Nicolas Bouvier... Mais d'abord, dans mon historique personnelle, Albert Cohen. Et en premier de tout, Réjean Ducharme.

J'ai déjà abondamment mentionné le nom et l'œuvre de Réjean Ducharme, je le mentionne chaque fois qu'on veut connaître mes influences primordiales, mon premier maître en littérature –pardon, en écriture. Mais particulièrement aujourd'hui, particulièrement ici, à l'Académie des lettres, je tiens à l'emmener avec moi, à le traîner de force au cœur de l'Institution, lui qui a écrit : 'Je ne suis pas un écrivain, je suis un homme qui écrit', lui le non *académiciable* par excellence, même si on vient de le proclamer patrimoine culturel, lui qu'on ne sollicitera jamais dans nos rangs et pour cause, lui qui

préférerait sans doute la mort au bicorne et à l'habit vert, par exemple, qu'a endossé fièrement notre ami Dany.

Les livres de Réjean Ducharme, et notamment les premiers, ceux qui me causeront une commotion et une jubilation totales, débordent d'insurrection, de héros surdoués et intraitables, et de mots –des mots qui refusent de jouer les faire-valoir, et qui galopent sous nos yeux, doués d'une existence impérieuse, excessifs comme la passion, délinquants, intrépides. ('Tout m'avale.' 'Le meilleur moyen de n'avoir besoin de personne, c'est de rayer tout le monde de sa vie'. 'Nie, ni, nie, et recueille-toi comme une bombe dans chacun de tes non, et ne t'arrête jamais d'être sur le point d'éclater, et n'éclate jamais. 'On est sortis tout gluants d'un ventre exaspéré, on est nés pour n'avoir que ce qu'on ne veut pas. On est nés pour que ça nous fasse mal.' 'Après deux *Bloody Mary* ça vient tout seul, tu le sens, tu l'as : le sens de la vie, c'est d'être saoul.')

C'est avec Réjean Ducharme que j'ai découvert la liberté, la liberté de créer mon propre monde envers et contre tous, fouettée par sa sédition comme par quelque chose d'essentiel qui condamne à l'exigence et qui renforce.

Parmi les écrivains pour moi fondateurs, j'ajoute un auteur, ou plutôt un livre, car ce livre-là m'infusera longtemps une passion pour la démesure et le baroque, le trop plein plutôt que l'aseptisé - tant pis pour l'économie vertueuse et les esprits trop durassiens à qui je donnerai sans doute mal au cœur. Cela se calmera éventuellement, je résisterai de mieux en mieux aux déferlantes de mots et de lyrisme au cours des années, mais chaque fois que je relirai des passages de Belle du Seigneur, d'Albert Cohen, j'aurai aux lèvres le même sourire, éblouie chaque fois d'être conviée à une telle fête du Verbe, du Verbe incontinent. Et je sentirai encore la joie profonde de toucher de si près à la douleur humaine, car Belle du Seigneur, malgré la drôlerie de ses portraits féroces d'une société futile, est une tragédie, la tragédie de l'amour déchiqueté par le temps.

('Jeunes gens, vous aux crinières échevelées et aux dents parfaites, divertissez-vous sur la rive où toujours l'on s'aime à jamais, où jamais l'on ne s'aime toujours, rive où les amants rient et sont immortels, rive de jeunesse où les libellules sont un petit regard de Dieu, enivrez-vous pendant qu'il est temps et soyez heureux comme furent Ariane et son

Solal, mais ayez pitié des vieux, des vieux que vous serez bientôt, goutte au nez et mains tremblantes, mains aux grosses veines durcies, mains tachées de roux, triste rousseur des feuilles mortes.)

Quand je regarde derrière mon épaule, pour remonter dans le sillage qui mène à mes premiers textes, mes premiers livres, j'y reconnais un motif qui est encore présent. Raconter des histoires, certes, car le monde a besoin d'histoires, raconter des histoires non pas pour distraire mais pour enchanter, car le monde se meurt de désenchantement. Ce sera donc ma tâche, pleinement assumée, celle de transmettre l'étincelle pour raviver la joie, la terrible joie d'être vivant au sein d'un mystère complètement inexplorable. Dès le début, j'assume que l'écriture est l'un des outils de transmission, de transformation, les plus puissants qui existent. Je le crois encore, malgré le règne apparent du virtuel. Ce n'est pas parce qu'une arme est moins utilisée qu'elle est moins efficace. L'écriture sera toujours une arme qui désarme l'esprit osant s'en approcher.

Et comment pratiquer l'enchantement? Certainement pas à l'aide de bluettes ni d'historiettes roses, ou de fins nécessairement heureuses, ni nécessairement malheureuses. Aimer l'imprévisible, et refuser de donner au lecteur ce qu'il s'attend à recevoir. Tenter le thriller existentiel. Oser des rebondissements dramatiques et des personnages qui ne sont jamais secondaires, comme on apprend à le faire au cinéma, oser l'humour qui est le sel des tragédies, oser la langue hardie et les mots généreux – car le français est beau et trop de ses tournures délicieuses dorment dans des placards fermés à double tour.

Et à travers tout ça, dans ce programme déjà saturé, surtout rester vrai.

La vérité dont je parle ici n'a rien à voir avec l'exactitude des faits. À vrai dire, il n'y a pas de 'faits exacts', même pas dans l'Histoire avec un grand H. Il n'y a que des interprétations personnelles ou collectives, soutenues par des modes de pensées, des conditionnements, des cultures. Qu'on demande aux Premières Nations de raconter les débuts de ce qui est devenue l'Amérique, et que l'on compare leurs récits avec ceux de nos conquistadors...

La vérité dont je parle ici concerne les personnages, ces avatars irréels qui sont censés communiquer au lecteur des vibrations réelles de l'expérience humaine. J'ai appris tôt qu'on ne peut pas tricher avec les personnages. À vrai dire, ils obéissent à une logique interne aussi implacable que celle qui régit les êtres de chair et d'os. On ne peut pas les accommoder à nos sauces fantaisistes pour faire plus joli, plus surprenant, plus *gore*. On n'a pas le droit de les haïr, même ceux qui semblent les plus répugnants, car ils se vengeront en détruisant notre crédibilité d'écrivain. Ils sont les illustrations réelles de ce que c'est qu'être un être humain, placé dans les situations les plus invraisemblables ou réalistes que l'on veuille lui infliger –le seul espace d'invention totale de l'écrivain restant cela et rien que cela, le choix des situations et des circonstances extérieures, qu'il peut manipuler, inventer, massacrer à sa guise. Du reste, quand bien même il le voudrait, l'écrivain ne pourrait jamais inventer une entité aussi complexe, aussi riche, que celle qui existe déjà. Simplement tenter, par l'écriture, de cerner les labyrinthes intimes de l'humain est en soi le travail de quelques vies.

Cette exigence de vérité des personnages, dès que j'ai eu la chance d'être avalée par elle, m'a poussée dans des retranchements que je ne soupçonnais pas.

Par curiosité, par goût de l'exploration, par défi personnel aussi, je me suis colletée dès le début de mon écriture aux expériences de ceux qui me sont le plus éloignés. Beaucoup d'hommes, à vrai dire, puisqu'ils sont l'*autre* par excellence, et beaucoup d'identités se débattant dans des espaces à première vue effrayants d'étrangeté : parmi ceux-là : un septuagénaire pauvre et sans instruction, une vieille femme en train de mourir (dans *Sans cœur et sans reproche*), une transsexuée ex-homme de science qui doit affronter sa paternité (*Le Sexe des étoiles*), un artiste paraplégique condamné à l'immobilité et au regard (*Homme invisible à la fenêtre*), des immigrants de partout installés à Montréal (*Les Aurores montréalaises*), un avatar de Réjean Ducharme (*Le cœur est un muscle involontaire*), un prêtre, un soufi, des Hassidiques, des itinérants, et même Jeanne Mance (*Ce qu'il reste de moi*)...

Mais pourquoi s'intéresser ainsi obsessionnellement aux autres, aux autres tellement autres que moi?... Pour comprendre justement qui sont les autres, et en quoi ils sont les

autres plutôt que moi –et bien entendu pour comprendre ultimement qui est ce moi qui en mène si large par rapport aux soi-disant autres.

Car il se passe cet enchaînement passionnant. Pour faire parler les autres avec vérité, il semble impérieux de traverser d’abord leurs couches superficielles, leurs circonstances extérieures, leur histoire personnelle, pour atteindre leur substance, leur ADN universel, là où, comme dit Montaigne, ‘rien de ce qui est humain ne m’est étranger’. Une fois imprégnée de ce qu’ils sont, et seulement alors, puis-je remonter à la surface et restituer leurs caractéristiques, leur histoire colorée si différente de la mienne. Mais voici où ça se corse : Impossible de sentir la substance des autres, si je ne suis pas moi-même installée dans la mienne. Autrement dit, impossible de les voir tels qu’ils sont si je n’ai pas sabré d’abord dans ce qui fait obstacle -mes petites histoires, mes préjugés, mes propres couches superficielles...

C’est ainsi qu’on se retrouve dans le même espace nu, les autres et moi, clapotant avec bonheur dans le même ADN universel, et que les frontières et les différences qui génèrent tant de peurs et de conflits se révèlent tout à fait démontables.

L’écriture, comme entreprise de réunification. Ou l’écriture, comme révélateur d’identité. Ou, disons-le carrément : l’écriture, comme pratique spirituelle.

C’est là où j’en suis.

Fréquenter de plus en plus souvent cette zone franche, où les fabrications anecdotiques tombent d’elles-mêmes, où ne subsiste qu’une énergie de vie palpitante et toujours mouvante, ne laisse pas indemne. On y développe entre autres une passion pour le silence, un silence qui n’exclut pas le verbe, mais qui exclut le verbiage. On y devient allergique aux artifices, aux représentations, aux jeux de rôles volontaires. On en vient à se méfier de soi-même, de ce personnage qui parle en notre nom et qui revendique des prouesses qu’il n’a jamais faites. Celui qui écrit et celui qui, plus tard, raconte qu’il est celui qui a écrit, sont deux entités différentes. Celui qui écrit, à vrai dire, est tellement nu et dépossédé de ses masques qu’il sent très bien que l’écriture lui vient de plus loin, de plus profond que lui-même. Comment, après l’acte, revendiquer quoi que ce soit?

Peut-être me voyez-vous venir, maintenant, et voyez-vous que dans ce contexte exigeant, il est légitime, oui, de se méfier des institutions et, peut-être surtout, des institutions littéraires.

Feu qui dure, dit la devise sous votre nom. Pourquoi pas feu qui consume, feu qui ravage, feu qui galvanise? Car la notion de faire durer, de fixer, de solidifier ce qui est par essence mouvement est déjà suspecte. C'est le propre de toutes les institutions de vouloir maintenir de force ce qui fluctue et *fasseye*. Écoutons justement ce que dit Réjean Ducharme d'une autre institution, celle-là très fréquentée : 'C'est la liberté qui fait la grandeur des femmes, qui en fait des fleuves pour qu'on aille loin ou pour qu'on fasse des pêches miraculeuses. Et c'est le mariage qui en fait des mares croupies, insectueuses, des pièges asphyxiants pour prendre et pour garder'.

Je ne me suis jamais mariée.

Mais je viens de vous dire oui.

À vrai dire, c'est à chacun de vous, personnellement, que je viens de dire oui. C'est après avoir pris connaissance de la liste des membres de l'Académie que j'ai eu envie de dire oui. Je vous ai lus, la plupart d'entre vous, et vous m'avez atteinte profondément. Je connais votre part de luminosité et de nudité, et je ne vois qu'elle. Pourquoi seriez-vous différents ensemble de ce que vous êtes dans le plus pur de votre intimité? Je vous le demande. Et comment alors ne pas désirer me rapprocher de vous, de votre essence de démiurge? ...

Bien plus qu'une académie, vous serez donc pour moi une confrérie douée de clairvoyance et de courage, attirée irrésistiblement par la beauté de l'écriture, cette exacte réflexion de la beauté humaine. Et je ferai tout pour vous faire honneur.

Monique Proulx

Montréal, octobre 2016